Document généré le 24 avr. 2024 20:55

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Grand-Louis l'innocent ou le rejet du « faux »

Patrick Imbert

Numéro 4, novembre 1976

Marie Le Franc

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1384ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Imbert, P. (1976). *Grand-Louis l'innocent* ou le rejet du « faux ». *Lettres québécoises*, (4), 30–31.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les livres à revisiter

GRAND-LOUIS L'INNOCENT OU LE REJET DU «FAUX».

Grand-Louis l'innocent (1925) est un livre qui peut paraître fort curieux par l'atmosphère dans laquelle il nous plonge. En effet, il donne l'impression d'être beaucoup plus un conte qu'un roman, même si la présence d'un réel que l'on remet en question apparaît continuellement en filigrane. Cette atmosphère de conte tient certes en partie à deux éléments thématiques précis. D'abord celui de la lande bretonne et de la présence de la mer dont le mystère est couplé à l'immensité d'un paysage quasiment situé hors du temps. Toutes ces provinces gaéliques, d'ailleurs, qu'il s'agisse de la Bretagne, de l'Écosse ou de certaines parties de l'Irlande, ont de tout temps inspiré des auteurs qui en ont exprimés l'étrange tels Émilie Brontë ou Walter Scott. Quant à l'autre élément thématique ce serait certes cette rêverie particulière à Ève, l'héroïne, songeant nostalgiquement à ce grand pays blanc qu'elle a quitté pour s'exiler en Bretagne. On se souvient de la nostalgique Marie Le Franc, elle même songeant à sa Bretagne natale lorsqu'elle vivait au Canada et au Canada quand elle retourne en France. Se sentir déraciné fait éminemment respectable et romantique! Mais trêve de plaisanterie. On sent bien, pour Eve en tout cas, que ces évocations nostalgiques du pays blanc sont couplées à un traumatisme plus profond qui a atteint tout son être. Il s'agit de l'échec de son amour avec cet homme distingué et poli qui l'invite une dernière fois au restaurant et l'abandonne avant de partir explorer le grand nord pour «ses affaires». Évidemment, ici encore, on peut évoquer certains rapports avec la biographie de l'auteur qui, plus d'une fois, a parlé amèrement de ses relations avec les hommes cherchant avant tout dans une femme le superficiel. Or Marie Le Franc n'était pas, paraît-il, une beauté californienne!

Ainsi cette vie de recluse que mène Eve sur la lande s'explique par une confrontation brutale avec le «faux». Ce «faux», dans le retour en arrière évoquant la vie dans ce fascinant pays blanc, s'incarne essentiellement à travers la superficialité de la vie sociale et «civilisée». C'est alors qu'Ève se remémore réceptions, soirées, etc., en compagnie de son brillant amoureux. Ce roman-conte détermine donc l'itinéraire d'un refuge dans la nature la plus sauvage possible, à l'écart des hommes et de la société. Même si plus tard la présence du docteur est tolérée pour quelque temps avec toute l'hypocrisie d'un homme formé selon les critères sociaux en vigueur, il est bien vite rejeté hors de la micro-communauté. Ce conte romanesque s'inscrit alors fortement dans un courant que l'on pourrait qualifier de rousseauiste. Ceci est évident si l'on s'attarde sur la personnalité même de Grand-Louis.

Dès le départ, toutefois, Marie Le Franc souligne bien le côté inquiétant et la débilité mentale de Grand-Louis perdu dans ses rêves et son «ego». Rien donc, à première vue, et contrairement à tout bon ouvrage rousseauiste, du bon sauvage ou, dans ce cas-ci, de l'innocent noble et généreux remplaçant ses carences intellectuelles par les qualités de son coeur: «Grand-Louis n'aurait jamais d'égards, Grand-Louis n'aurait jamais d'attentions pour une femme. Cela dépassait son entendement.» (p. 94). Pas d'idylle passionnée immédiate qui ferait tomber cet ouvrage couronné par le prix Fémina au rang de nouvelle pour midinette. Il faut donc reconnaître le talent de Marie Le Franc qui, tout en se situant proche du conte ou de l'épopée, garde toute la lucidité d'un psychologue ou même d'un psychiâtre étudiant un cas intéressant et le plaçant dans les limites du réel.

Malgré tout se révèlent, au fur et à mesure que la lecture progresse, des côtés très positifs de ce singulier innocent. Car s'il ne maîtrise pas du tout, ou assez mal, certains codes sociaux et culturels essentiels à la communication, il s'affirme fortement par ses actes qui ne sont jamais porteurs d'ambiguités. Ses actions sont donc fortement significatives et ne mentent jamais, ainsi lorsque le fils d'une voisine se noie et qu'il se jette à le mer sans hésiter (p. 75). Sa manière de pêcher, elle aussi, a quelque chose de grand, d'essentiel dépassant ce qui pourrait être communiqué par les mots: «On était seul. En se tenant debout dans le bateau, on se trouvait grand, on touchait du front le ciel bas.» (p. 98). Certains passages comme celui-ci évoque *Les travailleurs de la mer* et en particulier le personnage de Gilliatt, ce grand naïf qui espère conquérir Déruchette, la nièce de Lethierry, en allant, dans un travail épique, libérer La Durande des rochers où elle s'est échouée. Évidemment Victor Hugo nous montre Déruchette préférant un charmant petit jeune homme (E-

benezer) bien médiocre, bien propre, aux ongles limés, à cet individu hirsute ayant lutté plusieurs semaines contre les éléments. Grand-Louis a quelque chose de ce Gilliatt mais Ève, elle, parce qu'elle a souffert et qu'elle sait, perçoit bien la grandeur de l'innocent même si son coeur soupire toujours quelque peu après son amant: «Il (Grand-Louis) ignorait les paroles et les gestes appris. Il était l'homme des premiers âges, celui d'avant les lois humaines» (p. 221).

Le positif se manifeste de plus en plus à mesure qu'on avance et le rousseauisme devient de plus en plus évident. Ainsi, par delà les codes sociaux et grâce à une fréquentation quotidienne, une communication profonde s'instaure entre Ève et Grand-Louis: «Elle devinait sa pensée rien qu'à un regard prolongé qu'il laissait peser sur elle, à une légère inclination de la tête, à un plissement du front bombé, à un mouvement des doigts expressif.» (p. 123). Ceci va d'ailleurs beaucoup plus loin et débouche vraiment sur un moyen de communiquer plus authentique que le langage, déterminé par une manière particulière de présenter la réalité ainsi que l'on s'en rend compte si on accorde foi à ce qu'affirme B.L. Whorf dans *Linguistique et anthropologie*. À l'instar des penseurs traitant de la possibilité d'atteindre et de vivre à d'autres niveaux de conscience, Marie Le Franc souligne ici la valeur éminemment communicative du silence lorsqu'il s'instaure entre des êtres privilégiés: «Chez Grand-Louis, le silence n'était ni une tactique, ni une arme, ni un refuge, ni une défense. Il était un moyen d'expression.» (p. 183). De l'image d'un débile mental on passe à une innocence positive allant bien au delà de la conscience et de la manière de vivre ordinaire. La relation entre Ève et Grand-Louis ne suit jamais les chemins établis de la communication reposant toujours plus ou moins consciemment sur une volonté d'attirer l'autre en usant d'artifices : «Ils n'avaient pas à lire dans leurs regards l'effort de plaire, seulement celui de se découvrir.» (p. 123).

Peut-être tout le livre est-il résumé dans cette petite phrase si innocente elle aussi, mais rejetant tout un système de communication, tout un type de relations, enracinés extrêmement profondément dans le «faux». Car l'habitude de l'artificialité, le début de la dépersonnalisation commencent au niveau d'attitudes dont on ne soupçonne pas le caractère pernicieux. Mais des psychiâtres tels R.D. Laing ou Jürgen Ruesch ont bien démontré de quelles profondeurs surgissent des attitudes qui vicieront la personnalité d'un être pour toute une vie ainsi que son rapport avec l'autre. Bien sûr, Ève, elle non plus, ne sait pas manoeuvrer ou manipuler l'autre. Elle aussi est innocente car elle veut que le désir, l'amour de Grand-Louis pour elle soit totalement spontané: «Elle n'avait pas acquis l'art que certaines possèdent à un degré suprême d'offrir pour refuser, d'approcher jusqu'aux lèvres une grappe tentante qu'elles retiraient ensuite, avec un rire d'innocence ou une moue dégoutée, devant la convoitise d'un regard. Celles-là étaient commerciales jusque dans les jeux de l'amour, et connaissaient toutes les feintes des marchandages.» (p. 231).

En corrolaire à toute cette atmosphère de grande simplicité et d'éminente vérité se surimpose une conception très particulière du temps ou chaque moment est précieux. À l'instar de l'âge baroque, une conscience très nette de l'instabilité de la vie, des changements qu'elle entraîne se fait jour à chaque page. Chaque instant peut-être un chef-d'oeuvre que l'on goûte si l'on sait se détacher de l'inessentiel, chaque instant peut être un havre de paix si l'on parvient à se connaître: «Après bien des réflexions, elle conclut que ce qui l'avait perdue autrefois, c'était son désir de conquérir l'homme, de l'absorber, de le dominer... Avec Grand-Louis, il n'y avait pas à se défendre, à lutter, à dominer.» (p. 214). Connais-toi toi-même suggérait Socrate. C'est ce que cette relation entre Ève et Grand-Louis nous rappelle et dès lors souffrance et peurs seront dominées. Marie Le Franc nous démontre aussi que les personnes qui sont «marginales» ne sont pas, comme on le croit si souvent, celles qui tentent de détruire ou d'échapper à la morale institutionnalisée, donc à la pseudo-morale, mais bien celles dont les valeurs vont bien au-delà des prescriptions dont on ne retient (quand cela convient) que la lettre en oubliant l'esprit. Ève et Grand-Louis sont de vrais marginaux en ce sens que ce sont des êtres qui ont dépassé à la fois les «pseudos» et la remise en question de ceux-ci, pour vivre bien au-delà dans l'authenticité la plus profonde. Il est significatif qu'Ève, justement, ne soit pas comprise et qu'elle ne parvienne à l'être, semble-t-il miraculeusement à la fin, que par un être reparti de zéro et hors du monde.

Toute cette recréation d'un univers à la fois réaliste et spirituel est aussi soutenue par le style de Marie Le Franc qui, là aussi, renouvelle la littérature de son époque. Rien des évocations finalement assez sèches à la Léo-Paul Desrosiers. Bien au contraire. Elle a l'art de créer un monde hors du monde, mystérieux par son lyrisme jouant avec les mots et les métaphores: «La jungle blanche dressait encore sa toile de fond dans le souvenir. À l'évoquer, l'âme nostalgique n'était plus qu'un pin enchanté dans la rafale, au haut d'une falaise.» (p. 15). «Le corps aussi se rappelait, sentait battre autour de lui la torsade de la tempête. Les chevaux du vent galopaient sur la route. L'air était une enclume.» (p. 23).

Roman et conte à la fois, *Grand-Louis l'innocent* trace une voie à part dans la littérature canadienne-française de son époque par la découverte d'un univers psychologique hors du commun, du courant et de la norme. Marie Le Franc annonce ainsi nos romans poèmes d'aujourd'hui notamment ceux d'Anne Hébert, tel *Les chambres de bois*, quoique l'univers des chambres n'ait rien de rousseauiste puisqu'il traduit vraiment la présence du négatif et du pathologique.

Patrick Imbert.

Études:

Paulette Collet, *Marie Le Franc: deux patries, deux exils*, Coll. Études 9, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1976, 198 p.

Dictionnaire pratique des auteurs québecois, Montréal, Fides, 1976, p. 429-430.